

6-1-2007

Rafia MAZARI (2006). La fille des deux mondes, roman

Najiba Regaïeg

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Regaïeg, Najiba (2007) "Rafia MAZARI (2006). La fille des deux mondes, roman," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 15.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/15>

This Comptes Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

le dénouement de l'histoire est euphorique : sous l'effet du discours de dissuasion du D^r Jalal, un intellectuel éclairé et idéologue révisionniste, le héros recule, n'embarque pas pour Londres. Il prend conscience de la gravité de son action terroriste. C'est l'échec définitif du projet terroriste :

Et si ce raté de Ghany avait réussi? Tu te rends compte de l'étendue du désastre? S'agit pas d'attentats, de petites bombes par-ci, de petits crashes par-là; il s'agit de fléau, d'apocalypse. Les morts vont se compter par centaines de milliers, par millions. S'il est question effectivement d'un virus, révolutionnaire, mutant, qui va le stopper? Avec quoi, et comment? C'est totalement irrecevable. (324).

Par cet aspect de l'imaginaire, une tendance au récit fantastique semble se dessiner dans *Les sirènes de Bagdad*. Ne seraient-ce pas là les prémices des futures productions sur ce genre dont nous conviera à la lecture Yasmina Khadra dans un proche avenir? Écouterait-il les sirènes du genre dans la plénitude de ses procédés d'écriture?

Fauzia Bendjelid

Rafia MAZARI (2006). *La fille des deux mondes*, roman, Oran, Éditions Dar El Gharb, 149 p.

Il s'agit du premier roman de cette écrivaine connue surtout par ses quatre recueils de poésie publiés depuis 2003. Il est donc tout à fait logique que ce roman soit imprégné de poésie dans sa prose et parcouru de plusieurs poèmes d'une longueur variable suivant les chapitres. Ce texte n'a d'ailleurs du roman que la longueur. Il s'agit plutôt d'un conte merveilleux (pour adultes?).

L'univers spatial de l'œuvre emprunte beaucoup au monde parallèle (milieu où vivent aussi bien les fées que les sorcières, abysses océaniques hantés par les sirènes, bulles de cristal, châteaux somptueux bâtis de marbre et décorés d'or et de rubis). Le tout est conjugué à un monde des plus communs, un monde représentant la vie dans un petit village algérien. Le lecteur passe, comme par enchantement, d'un monde à un autre suivant l'itinéraire étrange d'une enfant s'appelant Ritha.

Ayant perdu tôt sa mère, la fillette tombe dans les mains charitables et affectueuses d'une fée qui, elle aussi, a perdu sa fille. Échangeant leurs rôles, les deux mères (celle de Ritha et la fée) avaient conclu un étrange marché. Prise en charge par cette fée, Ritha a une enfance à la fois heureuse et très intrigante. Sa famille (son père, ses sœurs et sa belle-mère) n'ont jamais pu croire à l'histoire qu'elle ne cesse de leur raconter.

Puisant sa force dans la magie de cette présence maternelle de Noor à ses côtés, elle s'avère être une élève brillante et bat tous les records de réussite. Éblouie par la beauté surnaturelle de Chams, le fils de Noor, elle se surprend à commencer à l'aimer alors qu'elle est courtisée par son cousin Taalk. Pour son dix-huitième anniversaire, Chams lui offre un cor en ivoire aux vertus magiques cachées : dès qu'on le frotte en appelant un être absent, cette personne apparaît aussitôt.

Victime de l'inquiétude due à des disparitions successives et inexplicables de sa fille, M. Deif (le père) succombe à la maladie. Lors d'un de ses voyages dans l'île de Sumatra avec Noor et Chams, Ritha est enlevée par Dekhen, le père de ce dernier, un despote séparé depuis longtemps de sa femme Noor. Pour racheter la liberté de sa filleule, la fée accepte de retourner à la prison de Dekhen.

Ce sacrifice de Noor est très vite oublié. Il s'absorbe dans l'histoire d'une étrange disparition de son fils Chams, repris par la sirène du volcan Mawjet qui l'avait déjà sauvé, petit, de la noyade et qui a promis à sa mère de revenir le reprendre un jour. Dekhen mobilise toute une armée pour sauver son fils, il le paye de sa vie et Noor reprend le règne à sa place.

Délaissée par Noor et Chams, occupés à ce combat, Ritha décide, pour meubler sa vie, de travailler. Devenue diplomate, elle sillonne le monde et atterrit en Malaisie où elle se marie avec le Prince Saifû et devient, sous peu, Reine. Le jour de son couronnement, Chams lui apparaît très irrité et lui promet une vengeance rapide. Après quelque temps, Ritha donne à son mari un héritier. Partant à l'aventure sur mer, Saifû disparaît, happé par la sirène du volcan. Ritha était à nouveau enceinte. Elle donne naissance à une fille-sirène que la sœur de Saifû cache longtemps avant de la lui montrer.

Rendant visite aux siens, Ritha découvre que l'une de ses sœurs a des triplets et qu'elle a donné une fille à sa belle-mère qui ne tarde pas, elle aussi, à mourir. Revenant dans son royaume, elle décide de reprendre sa nièce et de l'élever. Saifû, après un court voyage dans son pays et après avoir découvert le secret de la naissance de sa fille, décide de retourner auprès de la sirène. Le roman se referme sur l'image de Ritha observant sa fille-sirène bondir au milieu des vagues et la suppliant de bien s'occuper de son père. La fin ouverte, l'enfant-sirène assurant le lien entre le père et la mère : ces deux éléments sont là pour confirmer l'étrange cohabitation de ces « deux mondes » qui meublent l'existence de ce personnage hors du commun.

En plus des contes pour enfants et des histoires merveilleuses, le roman puise dans l'imaginaire populaire maghrébin qui est imprégné de ces histoires de djinns et de monstres marins. Il semble marquer un tournant

dans l'écriture de Rafia Mazari qui se comporte, dans ce livre, en mémoire vivante d'une Algérie enfouie dans les contes de ses propres enfants et apparaissant à la lueur chatoyante des prénoms arabes très significatifs et dont le lexique clôt l'œuvre.

Najiba Regaïeg

Noureddine SAADI (2005). *La nuit des origines*, roman, Blida, Éditions Barzakh, 205 p.

Il s'agit d'un long récit contenant 32 chapitres très variables dans leur nombre de pages, un prologue et un épilogue. Ce roman, comme son titre l'indique, raconte les origines obscures d'un personnage énigmatique. Abla est une femme algérienne venue récemment à Paris pour fuir sa ville natale Constantine et le bain de sang qui recouvre à nouveau la terre algérienne. Habitant un bâtiment de l'Armée du salut et entamant seulement les formalités pour l'acquisition d'un titre de séjour, elle apparaît comme un être marginal et très peu enclin à l'intégration. Sa fréquentation du monde du marché aux puces de Saint-Ouen confirme encore plus cette impression. Dans ce marché, les objets de son enfance la rattrapent et la ramènent à un univers qu'elle cherche, à tout prix, à oublier. C'est ainsi qu'éprise d'un lit jumeau du sien hérité de ses ancêtres, elle défaille dans les bras de son acquisateur Alain qui, lui, est attiré surtout par ses origines, la ville où lui aussi est né et qu'il a aussitôt quittée. Cette fausse relation amoureuse (puisque aucun des deux n'aime l'autre pour lui-même) ne résiste pas aux humeurs très fluctuantes de Abla qui vit un malaise existentiel très poussé. Transportant avec elle en France un manuscrit rare hérité de son grand-père maternel et datant du XI^e siècle musulman (XVII^e siècle chrétien) comme on transporterait un enfant, elle cherche à s'en libérer, le présentant d'abord à la Bibliothèque nationale puis à un commissaire-priseur turc qui en est ébloui. C'est justement lors de la rencontre avec ce dernier qu'elle réalise l'infanticide qu'elle voulait commettre et que, prise de panique et de remords, elle se suicide en avalant le contenu d'un sachet de médicaments.

Abla, appelée Alba par certains (une inversion significative rappelant déjà son aliénation irréversible ou la perte de son identité), était architecte. Elle a divorcé à l'issue d'un mariage qui a duré 12 ans pendant lesquels elle n'a pu donner d'héritier à son cousin époux. Conscient de son malheur, elle qui avait déjà perdu sa mère à trois ans, son grand-père a décidé de lui léguer ce manuscrit contenant la Baraka des ancêtres et les prières qu'enfants, ils avaient appris de père en fils. Ce précieux héritage difficile à évaluer a pesé lourd sur son âme déjà meurtrie par les paysages architecturaux hétéroclites et greffés les uns sur les autres de sa propre ville. Cette mémoire foisonnante et bâtarde, associée à l'échec de sa vie